



ZEYNEP TUFEKCI
TWITTER & LES
GAZ LACRYMOGÈNES

Forces et fragilités de la contestation connectée

C&F éditions

Dans la même collection :

Giorgio Griziotti, *Neurocapitalisme,
Pouvoirs numériques et multitudes.*
Traduit de l'italien par Fausto Giudice.
ISBN 978-2-915825-82-4

Stéphane Bortzmeyer, *Cyberstructure,
L'Internet, un espace politique.*
ISBN 978-2-915825-97-9

Finn Brunton et Helen Nissenbaum, *Obfuscation,
La vie privée, mode d'emploi.*
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Elena Marconi
avec la collaboration de Gauthier Verbeke et Emmanuel Vergès.
ISBN 978-2-915825-92-3

Catalogue complet : <https://cfeditions.com>

Édition originale : *Twitter and tear gas : the power and fragility of networked protest*,
New Haven and London, Yale University Press, 2017.
© 2017 Zeynep Tufekci. Originally published by Yale University Press.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Lemoine.
La traduction a reçu le soutien du Centre national du Livre.

ISBN 978-2-915825-95-4 / Collection Société numérique, ISSN 2647-1493.
L'ouvrage est publié sous licence édition équitable (<http://edition-equitable.org>).
Septembre 2019, C&F éditions,
35C rue des rosiers – 14000 Caen.

Zeynep Tufekci

TWITTER ET LES GAZ LACRYMOGÈNES

Forces et fragilités
de la contestation connectée

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Lemoine

Société numérique

C&F éditions
2019

Table des matières

Avant-propos	9
Introduction	25
PREMIÈRE PARTIE	
L'émergence d'un mouvement	40
Chapitre 1 : L'espace public connecté	42
Chapitre 2 : Censure et attention	77
Chapitre 3 : Gouvernance des sans-leaders	105
Chapitre 4 : Cultures des mouvements	152
DEUXIÈME PARTIE	
Les outils de l'activiste	192
Chapitre 5 : Technologies et personnes	194
Chapitre 6 : Plateformes et algorithmes	219
Chapitre 7 : Noms et connexions	265
TROISIÈME PARTIE	
Par-delà les manifestations	294
Chapitre 8 : Signaux de puissance et signaux aux puissants	296
Chapitre 9 : Contre-attaque des autorités	345
ÉPILOGUE	
L'ascension incertaine	396
Remerciements	425

À ma grand-mère,
dont l'amour et la dévotion ont permis tout le reste.

Avant-propos

EN 2011, alors que les premiers soulèvements du Printemps arabe ébranlent le monde, je suis époustouflée par les nouvelles possibilités que l'internet semble offrir aux dissidents. J'apprécie sans doute d'autant plus les merveilles de la connectivité numérique que j'ai grandi en Turquie et vécu une partie de ma jeunesse dans les années qui ont suivi le coup d'État militaire de 1980. Cette période m'a permis de mesurer l'efficacité de la censure lorsque tous les moyens de communication de masse sont centralisés et contrôlés par les autorités au pouvoir, qu'il s'agisse de radio, de télévision ou de presse écrite. Au début des années 1990, l'avenir s'ouvre à moi quand, programmeuse chez IBM, j'utilise pour la première fois le réseau « intranet » mondial de l'entreprise, grâce auquel je communique avec mes collègues du monde entier. Et quelques années plus tard, à l'arrivée de l'internet en Turquie, c'est avec enthousiasme que j'éternue cette nouvelle technologie.

Dans un monde où les puissants pouvaient s'envoler à l'autre bout de la planète et où ils communiquaient aisément entre eux tout en contrôlant les interactions du reste de la population, j'espérais que la connectivité numérique contribuerait à changer les choses. Armée de ce nouveau pouvoir de communication que me conférait un modem instable et crachotant, j'allais prendre part avec beaucoup de curiosité au premier mouvement social de l'ère internet dans le monde. En 1997, grâce à des contacts établis en ligne, je parvins à assister à un *encuentro*. Réunion physique de militants venus du monde entier, cette rencontre était organisée par les zapatistes, un groupe indigène insurgé vivant dans les hautes terres au sud du Mexique. Leur révolte avait éclaté le jour même de l'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange

nord-américain (Alena) conclu entre les États-Unis, le Mexique et le Canada. L'adoption de l'Alena annulait une clause de la Constitution mexicaine qui protégeait les terres tribales communautaires contre toute privatisation, en conséquence de quoi les paysans indigènes craignaient que de puissantes multinationales ne se ruent sur leurs terres pour les leur voler. Le moment de leur entrée en résistance et la nature de leurs revendications – à savoir que le nouvel ordre mondial donne la priorité au développement humain et aux valeurs humaines, plutôt qu'aux profits commerciaux – ont fait des zapatistes un foyer de résistance contre une forme de mondialisation qui accentue la puissance des puissants.

Ce mouvement m'a amenée à rencontrer des gens du monde entier et, quelque vingt ans plus tard, je suis encore en contact avec certains. Aujourd'hui, je les côtoie non seulement en personne, mais aussi parfois sur Facebook, Twitter ou WhatsApp. Au fil des ans, j'ai pu observer les progrès de l'internet et l'explosion de la connectivité. En 1999, mes réseaux m'informaient par e-mail des prochaines manifestations contre l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à Seattle. Ces manifestations allaient conduire à la suspension des réunions, à la grande surprise de bon nombre de puissants et d'experts. La mobilisation contestataire de Seattle et l'action directe massive qui perturbèrent la tenue du sommet représentaient les balbutiements d'un mouvement mondial connecté – « connecté » renvoyant ici à la reconfiguration des publics et des mouvements au fur et à mesure de leur assimilation des technologies numériques. Ce mouvement aux capacités d'action démultipliées par les nouvelles technologies était animé par des personnes du monde entier qui n'avaient qu'une envie : contraindre les institutions internationales et les multinationales à rendre des comptes, elles qui exercent tant d'influence et tant d'autorité, tout en étant si opaques et si fermées. Désormais, n'importe qui pouvait communiquer aisément et à moindre coût. La première décennie du *xxi*^e siècle a vu la montée en puissance des médias sociaux et l'apparition dans pratiquement toutes les poches de téléphones aux capacités nettement supérieures à celles de mes premiers ordinateurs, si encombrants.

Je ne pouvais me retenir d'espérer.

L'année 2011 semblait enfin annoncer l'aube d'une ère nouvelle dans un paysage communicationnel transformé. De façon générale, les soulèvements qui se propagèrent cette année-là du Maghreb au Moyen-Orient surprirent la communauté scientifique tout autant que les activistes. Téléphones et drapeaux en main, des foules exubérantes célébraient les événements en prenant des selfies. Alors que les régimes tombaient les uns après les autres, le monde observait, captivé par les fils d'actualité de milliers de jeunes de ces pays qui tweetaient, diffusaient en streaming et rendaient compte de la situation sur le terrain par le biais des médias sociaux. À ce moment-là, le processus par lequel des peuples privés de leurs droits se soulevaient et se libéraient du joug d'autocraties vieillissantes et de modes de gouvernement que l'histoire semblait avoir déjà condamnés depuis longtemps paraissait inéluctable, voire irréversible.

Toutefois, comme me l'a appris ma propre expérience en Turquie, le progrès suit rarement une trajectoire linéaire. En effet, à peine deux ans plus tard, je me retrouvais à Istanbul au milieu des nuages de gaz lacrymogènes qui envahissaient le parc Gezi et ses alentours. Nous étions alors en 2013, à quelques rues de l'hôpital où je suis née. Là, au milieu d'une foule tout aussi exubérante de manifestants ayant réussi à organiser un gigantesque rassemblement grâce à l'internet, mon point de vue sur les forces et les faiblesses de ces technologies numériques avait considérablement évolué. Je n'étais plus aussi optimiste. J'avais davantage conscience des tensions entre les méthodes d'organisation numérique qu'appliquaient les manifestants et leurs chances de produire, à terme, l'impact politique recherché proportionnellement à l'énergie dépensée. Au fil des ans, les faiblesses latentes de ces mouvements et les forces inhérentes à leurs adversaires étaient devenues manifestes.

J'en suis venue à considérer que la transition historique à laquelle nous assistons s'inscrit dans une transformation radicale des modes de fonctionnement des mouvements sociaux et des réponses que leur opposent les personnes au pouvoir. Ce livre ne s'intéresse pas uniquement aux technologies : il se veut aussi un récit des tendances qui, depuis longtemps, caractérisent la culture, la politique et la vie civique

de nombreux mouvements contestataires ayant convergé sous l'effet d'affordances technologiques plus récentes. J'entends par affordances les actions qu'une technologie donnée facilite ou rend possible ; par exemple, la possibilité de parler à des personnes éloignées est une affordance des téléphones – par le passé, il fallait hurler ou utiliser des signaux de fumée ou envoyer des pigeons voyageurs, mais ces techniques étaient plus difficiles à mettre en œuvre et de portée plus limitée. Ce livre est un récit de fragilité et d'émancipation, de participation de masse et de rébellion, le tout sur fond politique de méfiance, d'échec des élites et d'affaiblissement des institutions de la démocratie représentative. J'ai commencé à envisager les aptitudes des mouvements sociaux en termes de « capacités » – tels les muscles que l'on développe par l'exercice physique, mais qui pourraient être mobilisés à d'autres fins, comme porter les courses ou marcher sur de longues distances. Dans ce cadre, leur arsenal d'actions contestataires que sont les manifestations, les rassemblements ou les occupations constituent autant de « signaux » de ces capacités. Ces *signaux* de *capacités* sous-jacentes tirent souvent leur pouvoir de la menace ou de la promesse de ce que les participants pourraient faire ensuite : s'il est possible d'organiser une grande marche de protestation, il est également possible de changer le cours de l'histoire, d'organiser des perturbations plus importantes et de provoquer un changement électoral ou institutionnel. Désormais, les technologies numériques altèrent profondément la relation entre les capacités des mouvements et leurs signaux. En 2013, ni les participants aux mouvements sociaux ni les détenteurs du pouvoir ne s'y étaient encore parfaitement adaptés.

Je vois dans la relation entre les sherpas népalais et les grimpeurs qui tentent d'escalader le mont Everest une métaphore de la relation entre l'internet et les protestations connectées du *xxi*^e siècle. Les sherpas ne sont pas de simples guides : ils offrent une assistance à des personnes qui, sinon, ne seraient pas suffisamment préparées à affronter les problèmes qui surviennent fréquemment lorsqu'on dépasse les huit mille mètres d'altitude. Tandis que bon nombre d'aventuriers privilégiés se fixent désormais pour objectif de gravir l'Everest au moins une fois dans leur vie, tout un secteur d'activité s'est mis en place et emploie

aujourd'hui les populations montagnardes du Népal – les sherpas – pour aider des personnes peu expérimentées à réaliser l'ascension. Ces sherpas robustes portent les réserves d'oxygène pour les grimpeurs, installent les échelles et les cordes, montent les tentes, cuisinent et portent même leurs sacs sur tout le parcours. Paradoxalement, la toute dernière partie de l'ascension avant d'atteindre le sommet, le ressaut Hillary-Tenzing, comporte des cordes fixes – et s'apparente en cela à un mur d'escalade en salle. En raison de ces cordes, un grand nombre de personnes sans expérience suffisante de l'alpinisme tentent l'ascension, si bien que l'Everest commence à connaître des embouteillages ! Trop de personnes envahissent les passages étroits, les glaciers instables ou les échelles qui enjambent de profondes crevasses.

Les moyens mis en œuvre peuvent aider bien des alpinistes peu expérimentés à atteindre le sommet, mais l'Everest sera toujours l'Everest : extrêmement dangereux et difficile, en particulier si quelque chose dévie, même légèrement, de ce qui était prévu. L'alpinisme au-dessus de huit mille mètres d'altitude représente un effort important et s'accompagne de défis extraordinaires aux conséquences parfois fatales. Les dangers inhérents à la raréfaction de l'air en altitude peuvent être surmontés grâce aux bouteilles d'oxygène transportées par les sherpas, mais tout danger n'est pas pour autant écarté : tempête soudaine, longue file d'attente qui augmente les risques de gelures, bouteille d'oxygène défectueuse, avalanche, etc. Sur l'Everest, des personnes qui n'ont pas les compétences requises doivent faire face à des obstacles nécessitant des facultés qu'ils ne possèdent pas, exactement comme à l'époque où les risques étaient plus importants.

De la même façon, l'internet permet à des mouvements connectés d'atteindre rapidement une masse critique, sans pour autant leur faire acquérir en amont les capacités d'organisation ou toute autre capacité collective, formelle ou informelle, qui les préparera aux inévitables problèmes à venir et les aidera à réagir en conséquence. En déployant aussi efficacement les technologies numériques pour se mobiliser, les mouvements peuvent éviter bien des écueils de l'organisation politique. C'est là une véritable force. Le livre influent de Clay Shirky sur l'action collective à l'ère du numérique, *Here Comes Everybody*, s'accompagne

d'un sous-titre méritant d'être souligné : *The Power of Organizing without Organizations*. Cette possibilité « d'organiser sans organisations » accélère effectivement le déroulement des événements et permet la rapide montée en puissance d'un mouvement. Il n'est pas nécessaire de passer six mois à préparer un seul et unique rassemblement lorsqu'un simple hashtag peut appeler les manifestants à descendre dans la rue ; pas besoin de s'encombrer d'une logistique complexe lorsque le financement participatif et les feuilles de calcul en ligne font tout aussi bien l'affaire. Pourtant, ce travail pénible qui se pratiquait avant l'avènement de l'internet servait également d'autres objectifs, notamment en habituant les participants aux processus de la prise de décision collective et en contribuant à créer la résilience nécessaire à tout mouvement qui veut survivre et prospérer sur le long terme. De la même manière, l'acquisition des techniques d'alpinisme par des ascensions préalables permet aux grimpeurs de renforcer leur capacité de survie dans les moments critiques, quasiment inévitables, où quelque chose ne se passe pas comme prévu.

Le plus frappant dans les mouvements qui se sont constitués après 2011, ce sont les difficultés qu'ils éprouvent en matière de choix tactiques lorsque se termine la phase initiale de manifestations ou d'occupations de grande envergure. Comme le sociologue Doug McAdam et d'autres l'ont analysé, l'innovation tactique est essentielle à tout mouvement sur le long terme. Par exemple, entre 1955 et 1964, le mouvement des droits civiques connaît plusieurs innovations tactiques majeures, du boycott des bus aux sit-in, en passant par les *freedom rides*, les campagnes de protestation communautaires et autres – toutes différenciant largement les unes des autres quant à leurs cibles et à leurs modes opératoires. Par comparaison, les mouvements connectés développent souvent des tactiques innovantes dès le début et réussissent un coup d'éclat, mais sont incapables de faire évoluer ces tactiques au fil du temps. Ils se révèlent également dans l'incapacité de se maintenir et de s'organiser sur le long terme en conservant toute l'énergie du début et toute la légitimité des premières revendications. Après un démarrage en trombe et une accélération fulgurante, ces mouvements foncent droit sur un premier virage tactique qu'il conviendrait de négocier avec souplesse. Ils n'ont alors que peu de résilience et peu ou pas d'expérience préalable

de la prise de décision collective. Ils sont ainsi souvent confrontés à des dangers majeurs dès le début, à un moment où ils sont certes puissants et massifs, mais inexpérimentés et fragiles.

Cela faisait un an que j'avais commencé à me servir de cette analogie entre les sherpas et l'internet dans mes conférences et mes écrits, lorsqu'une série de tragédies s'abattit sur l'Everest, dont certaines étaient bel et bien la conséquence d'un nombre trop important de grimpeurs inexpérimentés confrontés à des circonstances auxquelles ils étaient mal préparés. Face au nombre croissant de morts, certaines compagnies de guides népalais lancèrent le débat autour de l'interdiction des réserves d'oxygène et d'autres moyens d'assistance dans le but de dissuader les grimpeurs inexpérimentés de tenter l'ascension. Je me suis alors posé la question : devais-je cesser d'utiliser cette analogie alors que tant de mauvaises nouvelles nous provenaient de l'Everest ? Mais les mauvaises nouvelles ne cessaient de s'accumuler également pour les mouvements que j'étudiais. Des amis ou des connaissances étaient jetés en prison ou contraints de s'exiler ; des villes que j'avais visitées étaient en ruines. Sur Facebook, mon fil d'actualité ne reflétait plus que malheur, souffrance et déception.

Malgré les tragédies en cours, ce serait une erreur de considérer l'un ou l'autre de ces mouvements comme un échec. Ils ne suivent pas les mêmes trajectoires que les mouvements passés, et il est donc difficile d'appliquer les mêmes indicateurs ou la même temporalité pour en mesurer la réussite ou l'impact. Dans notre époque connectée, l'organisation d'une marche ou d'une manifestation de grande envergure ne devrait pas être perçue comme l'aboutissement majeur des capacités développées par un mouvement. Il convient plutôt de concevoir un tel événement comme le point de départ du mouvement, son entrée en scène, et donc comme le premier acte d'un processus susceptible d'être long. Si le mouvement des droits civiques atteint son apogée à l'occasion de la Marche sur Washington en 1963, le mouvement Occupy *naît* probablement lors de l'occupation du parc Zuccotti en 2011. La trajectoire future ou les impacts potentiels des mouvements connectés ne peuvent se comprendre clairement si l'on s'appuie uniquement sur des modèles conceptuels, des indicateurs ou des critères hérités des mouvements précédents. Des

moments et des activités en apparence similaires – occupations ou grandes manifestations – n’occupent pas la même place dans les trajectoires des mouvements connectés et dans les trajectoires de mouvements organisés selon des modèles traditionnels et sans outils numériques.

À Istanbul, en 2013, j’étais frappée de constater à quel point le discours des manifestants sur la technologie, la mobilisation contestataire et la politique ressemblait à celui de manifestants d’autres régions du monde, quand bien même la mobilisation de ces derniers n’avait pas de véritable pendant dans l’histoire turque. En dépit de leurs nombreuses différences, la jeunesse égyptienne et la jeunesse new-yorkaise abordaient elles aussi des thèmes similaires dans leurs discussions : antiautoritarisme, méfiance à l’égard des autorités et désir de participation. Ces revendications qui alimentaient leurs révoltes profitaient du potentiel de connexion et de retentissement offert par les téléphones que ces jeunes avaient toujours sur eux.

La mondialisation par le bas devenait réalité.

Les manifestations du parc Gezi, comme bien d’autres formes de contestation dans le monde, ont privilégié l’autogestion et rejeté les politiques et les organisations formelles. Tout y fonctionnait grâce à des volontaires, des cuisines aux bibliothèques en passant par les infirmeries communautaires qui soignaient aussi bien les manifestants légèrement touchés que les grands blessés. Le parc disposait d’une économie collaborative où rien ne s’achetait et rien ne se vendait. Les gens échangeaient ce qu’ils avaient contre ce dont ils avaient besoin. De nombreux manifestants m’ont dit que ces échanges non monétaires comptaient parmi les aspects les plus satisfaisants et épanouissants de leur expérience à Gezi. Cela peut sembler paradoxal, mais beaucoup ont conservé un excellent souvenir de ce qui leur est arrivé *après* avoir subi les attaques de la police au gaz lacrymogène, au gaz au poivre, au canon à eau ou par tout autre moyen : des inconnus les ont aidés et protégés. Il n’y a rien de plaisant à recevoir du gaz lacrymogène, mais l’expérience de solidarité et d’altruisme vécue au sein de communautés engagées dans une forme de rébellion collective a particulièrement touché ces personnes, dont les vies étaient par ailleurs dominées par le combat ordinaire de la survie et le besoin de gagner de l’argent.

Une manifestation de cette ampleur, semblant surgir de nulle part, était tout à fait inouïe en Turquie, où il n’existait jusqu’ici aucune culture politique significative de grands mouvements sans leaders. À Gezi, j’observais le produit d’une convergence culturelle mondiale des aspirations et des pratiques des manifestants. En plissant les yeux et en oubliant qu’ils parlaient turc, j’aurais pu avoir l’impression de me trouver au milieu de pratiquement n’importe quelle manifestation du *xxi*^e siècle : organisée sur Twitter, envahie de gaz lacrymogènes, sans leaders, connectée, euphorique et fragile.

Les thèses que je développe dans ce livre sont l’aboutissement d’un vécu et d’une étude dans la durée des mobilisations contestataires et des technologies sur lesquelles s’appuient ces mobilisations – un cheminement fait d’observation et de réflexion en ma qualité de chercheuse, de technologue et de participante. J’ai vécu, observé ou étudié les impacts des technologies numériques sur de nombreux mouvements : d’abord la révolte zapatiste au Chiapas en 1994, puis les manifestations contre l’OMC qui ont secoué Seattle et pris le monde par surprise en 1999, et les rassemblements contre des sommets mondiaux organisés dans de nombreuses villes au début du *xxi*^e siècle. À l’occasion de ces rassemblements, des foules de manifestants s’invitaient aux réunions d’institutions internationales opaques comme le Fonds monétaire international (FMI), la Banque mondiale ou l’OMC – des organisations internationales qui ne semblaient pas pouvoir être influencées par les gens ordinaires du monde entier. J’ai vu et étudié la vague de manifestations et de révoltes contre l’autoritarisme et les inégalités qui a déferlé à partir de 2011 sur le monde, de l’Égypte à Hong Kong, de la Turquie aux États-Unis. Au mauvais endroit au mauvais moment, j’étais même présente en Turquie lors de la tentative de coup d’État de 2016, qui sera déjouée grâce aux technologies numériques.

Le présent ouvrage examine principalement des mouvements anti-autoritaires de gauche. Toutefois, les analyses conceptuelles des mécanismes que je décris ici sont souvent applicables à d’autres mouvements du spectre politique – bien entendu dans le cadre de leur propre culture politique et des facteurs structurels qui les influencent.

Par exemple, je parle de ce que j'appelle «la paralysie tactique» : l'incapacité de ces mouvements à adapter leurs tactiques, à négocier leurs revendications et à faire pression pour des changements politiques tangibles. Cette incapacité est intrinsèquement liée à l'absence de leaders («horizontalisme») et à la façon dont les technologies numériques renforcent la capacité de ces mouvements à se former sans réelle planification préalable, les problèmes étant alors traités au fur et à mesure par les personnes qui se présentent («adhocratie»). C'est souvent le propre des mouvements anti-autoritaires, parce que cette caractéristique est en adéquation avec leur culture politique. Cependant, il s'agit aussi d'un corollaire partiel d'autres dynamiques sous-jacentes, plus profondes, que j'ai également eu l'occasion d'analyser, comme la disparition des régulateurs de l'information et de l'organisation de cette régulation – des dynamiques qui s'appliquent assez largement à tout type de mouvement social. De la même manière, mon approche générale des «*capacités et signaux*», destinée à réfléchir au rôle causal de l'évolution technologique dans le progrès social, et l'accent que je place sur le rôle des algorithmes et des politiques mises en place par les plateformes de médias sociaux, entre autres, sont conçus pour une application plus large qu'à mes seuls exemples de départ. J'ai également intégré les analyses d'autres mouvements – comme le mouvement du Tea Party aux États-Unis – qui servent d'outils d'analyse comparative, en particulier pour illustrer certains points conceptuels. Mon travail explore par ailleurs la façon dont les gouvernements ont depuis réagi face à cette sphère publique connectée, en s'intéressant aussi bien à des démocraties ouvertes qu'aux méthodes employées par des régimes plus autoritaires, par exemple la Russie ou la Chine, dans le but d'éliminer ou d'étouffer toute dissidence.

La recherche empirique et les cadres conceptuels et théoriques que je présente dans ce livre sont le fruit d'années d'observation, de participation et d'analyse, ainsi que d'un grand effort de recherche empirique systématique mettant en œuvre plusieurs méthodes. Mes propres recherches primaires figurant dans cet ouvrage s'appuient sur une observation participante et sur des centaines d'entretiens formels et systématiques de manifestants présents dans le parc Gezi à Istanbul

en 2013. Dans le cadre de ces recherches, j'ai également procédé à des analyses quantitatives évaluées par des pairs à partir d'une enquête réalisée auprès de plus d'un millier de participants aux événements de la place Tahrir au Caire début 2011. Enfin, à compter de l'année 2011, j'ai effectué des visites dans plusieurs pays touchés par les soulèvements du Printemps arabe, du Maghreb au Moyen-Orient, notamment en Égypte, en Tunisie, au Liban (de nombreux activistes syriens ayant fui à Beyrouth) et au Qatar (incluant une visite au siège d'Al Jazeera) pour y réaliser des séries d'entretiens et des observations. J'observe et je participe également à de nombreux autres mouvements sociaux depuis des décennies, en m'intéressant plus spécifiquement à la façon dont les technologies numériques interagissent avec leurs dynamiques. Ces mouvements incluent les manifestations altermondialistes organisées entre 1997 et 2002, les mouvements anti-guerre apparus aux États-Unis aux alentours de 2002 et 2003, et le mouvement Occupy en 2011 et 2012.

Toutes les époques ont un passé et des antécédents ; elles sont le prolongement des multiples dynamiques qui les ont précédées. Si j'ai choisi de commencer ce livre par l'analyse des réseaux de solidarité zapatistes, ce n'est toutefois pas un simple accident de mon parcours personnel. Les réseaux de solidarité zapatistes marquent le début d'une nouvelle phase, l'émergence de mouvements connectés au moment où l'internet et les outils numériques commencent à se répandre parmi les activistes et plus généralement au sein des populations. Le fait que j'ai vécu en Turquie, en Europe et aux États-Unis la majeure partie de ma vie nourrit et limite de toute évidence mes analyses ; je considère mon parcours de migration à travers plusieurs cultures et plusieurs continents comme une force, mais aussi comme une limite de ma propre expérience.

J'ai également eu accès à plusieurs ensembles de *big data* qui ont trait à certains aspects des activités en ligne associées aux mouvements que j'étudie. Certains de ces jeux de données ont été publiés, d'autres ont été rassemblés et m'ont été transmis à titre confidentiel. Ces données couvrent beaucoup d'aspects. Certaines concernent les millions de participants à des mouvements ; je les ai sélectionnées en fonction du *hashtag*

utilisé, de la région géographique ou d'autres critères. En complément de ma formation de sociologue, mon passé de programmeuse informatique me permet d'explorer ces bases de données comme une autre dimension de l'observation. M'appuyant sur ce travail, j'ai également publié des articles scientifiques évalués par des pairs sur les avantages et les limites de la recherche sur le *big data*. Ce travail m'a guidée au fur et à mesure que j'intégrais, par des méthodes de recherche sur le *big data*, ce que je considère comme des conclusions solides et enrichissantes sur les mouvements sociaux.

Au fil des ans, j'ai également procédé à des observations ethnographiques en ligne sur de nombreux mouvements : par exemple, entre septembre 2015 et l'élection présidentielle américaine de novembre 2016, j'ai suivi un échantillon choisi à dessein de sympathisants de Donald Trump. Mes observations ont été réalisées en examinant quotidiennement le comportement en ligne de ces sympathisants et en assistant ou en regardant des meetings de Trump. Ces observations ne sont qu'un pan de recherche systématique, mais elles permettent d'ancrer mes analyses conceptuelles. Le *New York Times* et d'autres sources ont publié mon travail dans ce domaine, et j'ai pu très tôt défendre l'idée que, même si la plupart des commentateurs ne voyaient dans sa candidature qu'une simple farce, Donald Trump avait toutes ses chances, à la fois comme candidat aux primaires du Parti républicain et en tant que candidat à la présidentielle.

Ma propre expérience me permet de présenter des récits et des exemples qui étayent les concepts et l'analyse que je développe dans ce livre. J'ai choisi des exemples que je juge représentatifs d'éléments conceptuels plus larges. Toutefois, ils sont nécessairement incomplets et doivent donc être considérés comme des anecdotes. Dans le cadre de ce travail, mon objectif est avant tout de développer des théories et de présenter une analyse conceptuelle sur l'importance des technologies numériques dans la façon dont les mouvements sociaux, les autorités et la société interagissent. Je ne cherche pas à offrir une description empirique exhaustive d'un mouvement donné.

Plus loin dans ce livre, vous constaterez que j'utilise souvent le mouvement des droits civiques aux États-Unis comme élément de

comparaison. Je le fais à plus d'un titre, et notamment parce qu'il s'agit d'un des mouvements les plus étudiés de l'histoire. C'est également un mouvement que bon nombre de mes étudiants connaissent, ce qui me fournit un outil de comparaison. Je me suis néanmoins efforcée de dépasser le simple résumé habituel – « Rosa Parks était fatiguée ; Martin Luther King a fait un discours... » – pour montrer toute la complexité, toute la dynamique et tous les niveaux de ce mouvement. De toute évidence, ce choix présente également des limites. Le mouvement des droits civiques est loin d'être le seul mouvement important de l'histoire et je ne cherche pas à faire de ce mouvement précis la référence qui permettra d'évaluer le succès ou l'échec d'autres mouvements. En réalité, je m'efforce de n'imposer aucune forme de téléologie dans mon approche. Mon objectif n'est pas de distribuer les bons ou les mauvais points, encore moins de proposer les recettes du succès ou de l'échec. Je cherche avant tout à examiner les trajectoires et les dynamiques des mouvements connectés à la lumière des capacités et des signaux des manifestants.

Aucun auteur esquissant le tableau d'un champ important de l'activité humaine ne peut s'appuyer uniquement sur ses propres données ou ses propres recherches. C'est pourquoi je n'ai pas non plus limité les analyses présentées dans ce travail à mes propres recherches primaires. Je me suis fortement appuyée sur bon nombre d'excellentes études, publiées ou non, et menées par des chercheurs ou des journalistes.

Je me suis efforcée de rendre mon texte abordable et mes arguments compréhensibles par le plus grand nombre – lycéen intéressé par le sujet, militante impliquée dans un de ces mouvements, ou plus largement quiconque se soucie de la façon dont les technologies numériques et le changement social influencent le monde. Dans cet effort pour toucher le grand public, je n'ai bien entendu pas présenté toute l'étendue des recherches universitaires sur le sujet, même si mes propres recherches et analyses ont de toute évidence grandement bénéficié de ce riche héritage. Pour que le projet soit gérable et que le livre conserve une longueur raisonnable, et en accord avec ma maison d'édition Yale University Press, j'ai publié une bibliographie plus complète sur le site web correspondant à ce travail : <http://www.twitterandteargas.com>.

Les actions collectives, les mouvements sociaux et les révolutions participent à la trame de l'histoire humaine. Ils ont été étudiés en profondeur et pour de bonnes raisons : ils changent le cours de l'histoire. Que leurs actions conduisent à une révolution sociale, comme dans les cas de la France, de la Chine ou de la Russie, à un changement de régime, comme en Tunisie en 2011 ou en Ukraine en 2013, ou simplement à des réformes et à de nouvelles lois, comme le mouvement des droits civiques aux États-Unis, les personnes qui se rassemblent pour réclamer de l'attention, des actions et des changements ont contribué à façonner le monde depuis des siècles. Elles continueront à le faire sans aucun doute, mais elles agissent désormais sur un terrain qui a récemment fait l'objet de grandes mutations. La connectivité numérique reconfigure la façon dont les mouvements se connectent, s'organisent et évoluent.

Depuis 2016, de nombreux mouvements de contestation, de l'Égypte à la Turquie, semblent s'effacer ou se disperser. Par ailleurs, tous les mouvements qui utilisent ces stratégies numériques ne recherchent pas forcément un changement social positif : des groupes terroristes comme l'État islamique ou des groupes suprémacistes blancs d'Amérique du Nord utilisent eux aussi les technologies numériques pour rassembler, s'organiser ou amplifier leur discours. Pendant ce temps, de nouveaux mouvements surgissent, du Brésil à l'Ukraine en passant par Hong Kong, où des communautés pleines d'espoir occupent des lieux et envahissent les rues en signe de protestation. Certains mouvements de contestation se sont même transformés, du moins partiellement, en partis politiques : c'est le cas de Podemos en Espagne ou Syriza en Grèce. Dans la même veine, Bernie Sanders a bénéficié d'un incroyable élan de soutien visant à le faire élire comme candidat du Parti démocrate aux élections présidentielles des États-Unis de 2016, auquel se sont joints de nombreux membres du mouvement Occupy Wall Street.

Comme tout élément de l'histoire humaine, l'évolution des formes modernes de contestation possède des racines historiques et culturelles profondes. Mais son étude requiert également de nouvelles méthodes qui permettent de comprendre la fragile puissance de ces nouveaux

mouvements. J'observe tout cela non pas de mon point de vue de chercheuse, mais en tant qu'observatrice participante de ces mouvements, et je m'efforce de ressentir le moment. Bien souvent, j'ai un sentiment très net de processus cyclique, de déjà-vu, comme de vivre un film déjà regardé, mais dont je ne connais toujours pas la fin. Je passe mes journées à écouter les militants et je vis souvent avec eux les aléas de leur révolte. Alors que les gens me parlent et découvrent que j'ai étudié ces mouvements ailleurs dans le monde, une question revient sans cesse : « Comment penses-tu que cela va finir ? » Je réponds que je n'en sais rien. Dans les montagnes du Chiapas, j'ai appris un dicton zapatiste : « *Preguntando caminamos* ». Cela signifie : « Nous avançons en nous interrogeant ». C'est dans cet esprit que je propose ce travail.

Introduction

LE 2 FÉVRIER 2011, une horde d'hommes à dos de chevaux et de chameaux, armés de longs bâtons et de fouets, attaquent les centaines de milliers de personnes présentes sur la place Tahrir au Caire, en Égypte. Fendant la foule tel Moïse la mer Rouge, les cavaliers dispersent les manifestants sur leur passage. Les selles rouge vif des chevaux arborent de riches décorations et évoquent les harnachements traditionnels, mais ce jour est tout sauf joyeux. L'assaut provoquera la mort d'une dizaine de personnes. Beaucoup estiment que les attaquants étaient des agents secrets envoyés par le régime du président Hosni Moubarak. Les procès qui suivront ne permettront cependant pas de l'établir. Par une allusion ironique aux luttes intestines du VII^e siècle opposant différents clans musulmans, les Égyptiens appellent cet événement la « Bataille des chameaux ».

Par la suite, un grand dissident égyptien me relata les événements de son point de vue, à commencer par le choc qu'il avait ressenti au son des sabots sur l'asphalte, à la vue de ces animaux qui surplombaient la foule et au spectacle de cette place bondée envahie par la confusion et la colère. *« J'ai éclaté de rire, expliqua-t-il, parce que, pour la première fois depuis le début, je savais que nous avions gagné. Je me suis dit : "C'est sûr, on a gagné." »*

Sur le moment, je me demandai s'il n'avait pas perdu ses esprits. Cela aurait été compréhensible après dix jours de violences, de gaz lacrymogènes, de tensions et de manque de sommeil.

Mais il avait raison. Ce fut un tournant majeur.

Comme il me l'a expliqué, le fait de lâcher des brutes à dos de chameaux montrait précisément que le régime de Moubarak était acculé

et dépassé par les événements. Alors que les chameaux envahissaient la place Tahrir, les activistes donnaient des interviews en direct à la BBC et à d'autres médias internationaux au moyen de téléphones satellites obtenus en sous-main ; ils tweetaient grâce à des connexions internet clandestines. Juste avant la Bataille des chameaux, Moubarak avait fait bloquer tous les téléphones portables et les réseaux internet – à l'exception d'un seul fournisseur d'accès : le réseau Noor. Les manifestants réussirent pourtant à se reconnecter en quelques heures et à garder la maîtrise de leur message, qui retentit dans le monde entier en même temps que la nouvelle de la coupure internet. Les mesures prises par Moubarak se révélèrent à la fois futiles, parce que les manifestations étaient déjà en cours, et contre-productives, parce que des proches inquiets et incapables de joindre les jeunes de leur famille s'empresèrent de rejoindre la place Tahrir. L'extrême brutalité de l'attaque à dos de chameaux et la maladroite coupure des réseaux de communication démontrèrent l'incapacité de Moubarak et de son autocratie vieillissante à comprendre l'esprit du moment, l'énergie des jeunes qui manifestaient et le nouvel environnement communicationnel. Des chameaux et des bâtons contre des téléphones satellites et Twitter. Le VII^e siècle contre le XXI^e siècle. L'accès à internet fut rapidement rétabli en Égypte, et Moubarak, incapable de contenir ou de réprimer de façon permanente ces foules immenses, fut contraint de se retirer peu de temps après.

À l'heure où les révoltes embrasaient la région, les optimistes étaient légion. Les révolutions ne s'étaient pas encore muées en coups d'État militaires, comme ce sera le cas en Égypte, ou en guerres civiles sanglantes, comme ce sera le cas en Libye et en Syrie. Les activistes avaient le vent en poupe. Les technologies numériques avaient clairement transformé le paysage, apparemment au bénéfice de l'opposition politique. Protestant contre des régimes usés et oppressants qui tentaient de contrôler le discours public, ils réussissaient à déjouer la censure, à coordonner la mobilisation, à organiser la logistique et à diffuser des messages humoristiques ou contestataires avec une facilité qui aurait parue miraculeuse aux générations précédentes. En Égypte, une page Facebook populaire, créée pour dénoncer la mort d'un jeune homme sous les coups de la police, avait ainsi servi de forum pour

l'organisation du premier soulèvement de la place Tahrir. Des centaines de milliers de personnes la suivaient¹. Un de mes amis égyptiens s'en amusera plus tard : ce devait bien être la première fois dans l'histoire qu'une personne pouvait effectivement participer à une révolution en cliquant sur « J'y vais », en réponse à une invitation reçue sur Facebook. Ces plateformes de médias sociaux ont également joué un rôle important auprès du grand public : le monde a pu suivre les soulèvements grâce aux messages publiés en direct sur Facebook et Twitter par de jeunes activistes déterminés et férus de technologies numériques.

Les protestations connectées du ^{xxi} siècle se démarquent très nettement des mouvements du passé et opèrent souvent selon une logique différente. (J'utilise « connectées » comme abréviation de « connectées au moyen des technologies numériques », pour désigner la reconfiguration des mouvements et de leur audience sous l'effet de leur capacité à intégrer la connectivité et des technologies numériques.) Un grand nombre de ces phénomènes ont des racines culturelles et politiques qui précèdent l'arrivée de l'internet, mais ils ont pu rayonner plus intensément grâce aux outils que leur offre cette technologie. Les forces et les faiblesses des protestations connectées se combinent différemment aujourd'hui et leur trajectoire ne se calque pas exactement sur celle des mouvements de protestation apparus avant l'avènement du numérique.

Par exemple, il est aujourd'hui possible d'utiliser des outils numériques pour réunir rapidement un grand nombre de manifestants partageant un même objectif, ce qui démultiplie les capacités d'action des mouvements. Une fois constitué, cependant, ce grand groupe rencontre des difficultés parce que le mouvement n'a pas franchi certains passages obligés de l'organisation traditionnelle. Or, le travail fastidieux que requiert ce mode d'organisation traditionnel n'a pas uniquement pour effet de réaliser des tâches précises. Il contribue aussi à développer des compétences de prise de décision collective, parfois dans le cadre de structures formelles et informelles de leadership, et il renforce les capacités collectives des membres du mouvement, amenés à vivre une même

1. Rasha Abdullah, *Egypt's Media in the Midst of the Revolution*, Washington, D.C. : Carnegie Endowment for International Peace, 2014.

expérience et à connaître les mêmes mésaventures. Prospérant en ligne et hors ligne, le style expressif et parfois humoristique des protestations connectées attire un grand nombre de participants². Toutefois, à moins de développer une capacité à gérer les obstacles qui se dresseront inévitablement sur leur chemin, les mouvements finissent par s'essouffler.

Ces nouveaux mouvements sont fortement tributaires de plateformes web et d'outils numériques pour leur organisation et leur publicité, et ils se proclament sans leaders même si, dans la pratique, la situation n'est généralement pas aussi simple. La participation ouverte facilitée par les réseaux sociaux n'est pas toujours synonyme de participation égalitaire, et elle n'implique certainement pas un processus fluide. Bien que les médias en ligne soient effectivement plus ouverts et plus participatifs, quelques personnes finissent toujours par jouer le rôle de porte-parole, certes informels, mais récurrents ; et recueillent une large audience sur les réseaux sociaux. Ces activistes exercent souvent une grande influence, mais ne disposent pas de la légitimité formelle qu'un processus ouvert et reconnu de sélection des leaders aurait pu établir. Il en résulte souvent une lutte conflictuelle et interminable entre les personnes qui finissent par prendre la situation en main (ou par être traitées comme des leaders de facto) et les autres membres du mouvement qui peuvent désormais, eux aussi, s'exprimer en ligne. Si ces derniers ont la possibilité de remettre en question les porte-parole de facto, le mouvement dont ils se revendiquent n'a quant à lui pas vraiment les moyens de trouver une solution à ses problèmes ou de prendre des décisions. Par certains côtés, les technologies numériques creusent les inévitables tensions entre volonté collective et expression individuelle au sein des mouvements, et entre les moments d'expression de la révolte et les stratégies à plus long terme qui nécessitent des changements tactiques et instrumentaux.

Les affordances de l'internet – c'est-à-dire ce que cette technologie facilite ou rend possible – ont largement évolué au cours des deux

2. An Xiao Mina, « Hashtag Memes: Breaking the Single Story through Humour », *Al Jazeera*, mars 2013, <http://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2013/03/2013326132026281740.html>.

dernières décennies³. Ainsi, lorsque je suis allée assister à un *encuentro* organisé par des zapatistes dans les années 1990, beaucoup s'étonnaient en me voyant que je ne sois pas « Monsieur Zeynep ». L'e-mail était notre principal outil de communication. Nous échangeons grâce à des modems commutés lents qui ne permettaient pas la transmission d'informations visuelles, et donc de photographies. On supposait alors que la plupart des utilisateurs étaient des hommes, ce qui par ailleurs était bien souvent le cas. Qui plus est, en l'absence de smartphones, nous ne pouvions pas nous connecter si nous n'étions pas dans un « lieu » physique fixe.

Mais la principale affordance des nouvelles technologies numériques – à savoir la possibilité de se connecter facilement et à moindre coût dans le monde entier – émergeait déjà et transformait les mouvements sociaux⁴. Même si l'internet était lent et disponible uniquement au bureau ou à la maison (puisque les téléphones n'étaient pas connectés à l'époque), la culture des protestations et des mouvements qui s'épanouissaient dans les années 1990 affichait déjà de nombreux éléments culturels qui allaient perdurer. Ces mouvements mettaient tous un fort accent sur la participation et l'horizontalité – avec un fonctionnement sans hiérarchie formelle ni leaders officiels, et avec une approche de circonstance consistant à structurer le mouvement et à réaliser les tâches nécessaires à l'aide des technologies numériques. L'*encuentro* zapatiste a duré une semaine, au cours de laquelle des amitiés se sont formées grâce au fonctionnement autogéré du camp où il avait lieu. La pluralité, la diversité et la tolérance étaient célébrées et parfaitement exprimées par le slogan zapatiste « Beaucoup de oui, un non ! » Il y avait

3. Ian Hutchby, « Technologies, Texts and Affordances », *Sociology*, 35, n° 2 (2001), p. 441-456 ; Sandra K. Evans, Katy E. Pearce, Jessica Vitak et Jeffrey W. Treem, « Explicating Affordances: A Conceptual Framework for Understanding Affordances in Communication Research », *Journal of Computer-Mediated Communication*, décembre 2016.

4. Yochai Benkler, *The Wealth of Networks: How Social Production Transforms Markets and Freedom*, New Haven, Connecticut : Yale University Press, 2006. [Yochai Benkler, *La Richesse des réseaux : Marchés et libertés à l'heure du partage social*, trad. Anna Clercq-Roques, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2009].

une réticence générale à s'engager dans une politique traditionnelle et institutionnelle, jugée inefficace et surtout irrémédiablement corrompue. Les technologies numériques facilitaient l'organisation en l'absence de structures formelles. Perçu et célébré comme une nouvelle façon de faire de la politique, un espace social alternatif se créait.

Ces éléments réapparaîtront dans les camps de protestation, les ZAD et les occupations prolongées d'espaces publics au cours des décennies suivantes. Ils deviendront presque indissociables des technologies numériques, lesquelles ne sont pas simplement des outils : ce nouveau potentiel permet en effet aux manifestants de réinventer et d'altérer la pratique contestataire et la création de mouvements, en empruntant une voie qui avait déjà été testée, mais qui devenait désormais plus tangible.

Je visitai la place Tahrir après les journées les plus tumultueuses qu'ait connues Le Caire en 2011, mais les manifestations n'étaient pas terminées. Les militaires égyptiens n'avaient pas encore organisé le coup d'État qui allait se produire deux ans plus tard. Alors que je me tenais au beau milieu de la place pendant une manifestation, elle me paraissait immense ; mais depuis les étages de mon hôtel à quelques pas de là, je la trouvais petite et insignifiante, perdue dans la vaste étendue du Caire dont l'aire métropolitaine compte plus de vingt millions d'habitants. La place attire habituellement une grosse partie du trafic cairote et la circulation y semble toujours prise dans un perpétuel embouteillage.

Mais en 2011, la place Tahrir attira également l'*attention* du monde entier. Les réseaux numériques permettant aux activistes de diffuser les événements en dehors de leurs frontières firent payer le prix fort aux responsables de la répression, grâce à l'attention d'un public international qui prit fait et cause pour les manifestants. La connectivité numérique avait modifié le temps et l'espace, transformant cette place que je surplombais depuis ma chambre d'hôtel, si petite et pourtant si vaste, en un centre de l'attention et de la visibilité ; quelque chose d'interpersonnel et d'interactif qui n'était plus seulement filtré à travers les médias de masse. Pendant les dix-huit jours qu'a duré le premier soulèvement de la place Tahrir, je n'ai allumé mon téléviseur qu'une seule fois, lorsque je voulus savoir de quelle façon les réseaux de télévision

traient le moment historique de la démission de Moubarak. CNN diffusait alors une vue aérienne de la place. La prise de vue réalisée par une caméra filmant à bonne distance au-dessus de Tahrir me perturba fortement : j'avais suivi jusqu'ici l'ensemble des événements sur Twitter où le point de vue de chacun était nécessairement incomplet, mais très personnel. À la télévision, je ne pouvais voir qu'une masse de gens indifférenciée, une foule indistincte. C'était froid, aliénant. Les images télévisées ne reflètent pas la façon dont les protestations connectées de notre époque opèrent ou sont ressenties.

Les scientifiques se concentrent souvent sur les problèmes de coordination et de communication auxquels les personnes engagées dans l'action collective sont confrontées⁵. Si les autorités contrôlent la sphère publique, comment les activistes se coordonnent-ils ? Comment forment-ils leur message en fonction de la régulation et face à la censure des médias privés ou publics⁶ ? Comment empêchent-ils les *free riders* (ces profiteurs qui veulent retirer les éventuels bénéfices de la mobilisation sans avoir à en payer le prix) de fuir et d'attendre que les autres se battent et prennent des risques à leur place⁷ ? Comment ripostent-ils à

5. Thomas Schelling, *The Strategy of Conflict*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1960, 69 [Thomas Schelling, *La Stratégie du conflit*, trad. Raymond Manicacci, Paris : Presses universitaires de France, 1986] ; Medhi Shadmehr et Dan Bernhardt, « Collective Action with Uncertain Payoffs: Coordination, Public Signals, and Punishment Dilemmas », *American Political Science Review*, 105, n° 4 (2011), p. 829-851.

6. David A. Snow, E. Burke Rochford, Steven K. Worden et Robert D. Benford, « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, 51, n° 4 (1986), p. 464-481, doi:10.2307/2095581 ; David A. Snow et Robert D. Benford, « Ideology, Frame Resonance, and Participant Mobilization », *International Social Movement Research*, 1, n° 1 (1988), p. 197-217 ; Robert D. Benford et David A. Snow, « Framing Processes and Social Movements: An Overview and Assessment », *Annual Review of Sociology*, 26, n° 1 (2000), p. 611-639, doi:10.1146/annurev.soc.26.1.611.

7. Mancur Olson, *The Logic of Collective Action: Public Goods and the Theory of Groups*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1965. [Mancur Olson, *Logique de l'action collective*, trad. Mario Levi, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011]. ; Pamela Oliver, Gerald Marwell et Ruy Teixeira, « A Theory of the Critical Mass. I. Interdependence, Group Heterogeneity, and the

la répression des forces de l'ordre qui disposent de moyens supérieurs et peuvent infliger souffrances, tortures et mort⁸ ?

Aucun de ces dilemmes n'a disparu, mais certains ont radicalement évolué. Les technologies numériques jouent un rôle si important dans les mouvements sociaux de notre époque que de nombreuses mobilisations sont désignées par leur hashtag – la convention de Twitter pour désigner un sujet : #Jan25 pour la révolte de la place Tahrir du 25 janvier 2011, #VemPraRua (« Descendez dans les rues ») au Brésil, #direngezi pour les manifestations du parc Gezi à Istanbul, en Turquie, ou encore #occupywallstreet⁹. Les activistes peuvent incarner leur propre média, mener des campagnes publicitaires, contourner la censure et coordonner facilement leurs actions.

Il arrive que l'action politique en ligne et en réseau soit tournée en dérision, qu'elle soit qualifiée de « slacktivisme » ou de « clicactivisme », deux termes qui suggèrent une action facile demandant peu d'effort ou d'engagement. D'autres estiment que les mouvements alimentés par les réseaux sociaux sont organisés par des personnes qui ne sont pas unies par de véritables liens, qui se connaissent mal, contrairement aux mouvements contestataires du passé¹⁰. Ces points de vue supposent que celles et ceux qui entrent en contact sur internet n'agissent que sur internet, et que le monde en ligne est en quelque sorte moins réel que le monde hors ligne, qu'il est en somme déconnecté de « la réalité ». Pourtant, de nos jours, on se joint à des actions de contestation en compagnie de personnes avec qui on entretient des « liens étroits » – sa famille ou ses amis proches. On établit des contacts en ligne avec d'autres personnes auxquelles on peut être étroitement lié, ou pas.

Production of Collective Action », *American Journal of Sociology*, 91, n° 3 (1985), p. 522-556.

8. Jennifer Earle, « Political Repression: Iron Fists, Velvet Gloves, and Diffuse Control », *Annual Review of Sociology*, 37 (2011), p. 261-284.

9. An Xiao Mina, « #Hashtagging the Streets », *The Civic Beat*, 5 décembre 2014, <https://medium.com/the-civic-beat/hashtagging-the-streets-7f-b8ca777076#ru8632wdl>.

10. Malcolm Gladwell, « Small Change », *The New Yorker*, 4 octobre 2010, <http://www.newyorker.com/magazine/2010/10/04/small-change-malcolm-gladwell>.

L'action symbolique en ligne n'est pas nécessairement dépourvue de puissance non plus – l'effet dépend plutôt du contexte. Lorsque des amis sur Facebook changent leur photo de profil pour dénoncer la discrimination homophobe, ils envoient également un signal culturel à leurs réseaux sociaux et, au fil du temps, ces signaux contribuent à rendre le changement social possible en faisant évoluer les normes culturelles. Bien des activistes à qui j'ai parlé perçoivent leurs interactions politiques en ligne comme l'amorce de leur politisation. On ne peut pas non plus affirmer avec assurance que toute action menée en ligne est aussi facile qu'un « simple clic ». Dans un pays répressif, tweeter exige probablement beaucoup de courage, alors que défiler dans les rues d'une démocratie plus avancée présente a priori peu de difficultés.

En 2011, j'observais la façon dont quatre jeunes, deux au Caire et deux à l'extérieur de la ville, coordonnèrent l'approvisionnement et la logistique pour dix grands postes médicaux au plus fort des affrontements en Égypte. Si cet exploit tient pour beaucoup à leur créativité et à la fraîcheur de leur jeune détermination, il n'aurait probablement pas été possible sans Twitter, sans feuille de calcul Google, sans SMS et sans téléphones portables. À la même époque, je suivais quatre autres étudiants qui, en Turquie, étaient en train d'établir un réseau de journalisme citoyen dans tout le pays, diffusant des nouvelles, se riant de la censure et répliquant par d'autres biais à une polarisation extrême. Ils le faisaient pendant leur temps libre, sans financement, animés uniquement par leur cran, leur créativité et la caféine (qu'ils consommaient de préférence dans les cafés proposant un accès libre au wifi). J'ai pu observer des gouvernements à tendance autoritaire perdre le contrôle de la sphère publique. Dans les pays démocratiques, des problèmes exclus de l'ordre du jour national, comme les inégalités économiques ou les injustices raciales, le commerce ou les violences policières, sont remis sur le devant de la scène grâce à la puissance de l'engagement et à la persévérance des citoyens sur les médias sociaux.

Pourtant, j'ai aussi vu des mouvements faiblir les uns après les autres en raison de la superficialité et de l'inexpérience de leur organisation, de l'absence d'outils ou de culture de la décision collective, et du manque d'action stratégique sur le long terme. D'une façon quelque peu paradoxale,

les capacités qui nourrissent leurs prouesses organisationnelles minent parfois le terrain et les font trébucher, en particulier lorsqu'ils se révèlent incapables de passer aux manœuvres tactiques et décisionnelles que tous les mouvements doivent maîtriser pour survivre. De fait, il n'est pas aisé de répondre à la question : « Que se passe-t-il lorsque les mouvements peuvent échapper à la censure traditionnelle, lorsqu'ils peuvent promouvoir leurs idées et se coordonner avec plus de facilité ? »

Si les politiques contestataires d'hier et d'aujourd'hui ne se ressemblent pas, il en va de même pour les obstacles qui se dressent devant les manifestants. Aux États-Unis, la même semaine où éclataient les manifestations du parc Gezi, Edward Snowden dévoilait des preuves de l'existence d'un programme général de surveillance organisé par le gouvernement américain, et nous donnait ainsi un aperçu de l'étendue des capacités de surveillance d'un État. Les États-Unis sont loin d'être le seul gouvernement à exercer une forme de surveillance de cette ampleur. En réalité, alors que je me trouvais dans le parc Gezi et que je tweetais depuis un téléphone associé à mon numéro d'identification national turc par obligation légale, je me doutais que le gouvernement possédait une liste de toutes les personnes munies d'un téléphone dans le parc. Cependant, quand les manifestations eurent atteint une taille critique, la menace de cette surveillance ne décourageait plus grand monde, notamment parce que le caractère massif de la contestation offrait un sentiment de sécurité.

Tout comme les mouvements apparus avant internet, de nombreux mouvements sont aujourd'hui confrontés à une répression sévère. En Égypte, quelques années après la première révolte, la situation se détériora pour les révolutionnaires. Un grand nombre de mes connaissances furent mises en prison ou contraintes à l'exil. Même si Moubarak n'était plus au pouvoir, les militaires étaient encore bien là. Les Frères musulmans remportèrent les élections, mais ne réussirent pas à déloger la vieille garde de l'appareil d'État ni à rallier l'ensemble de la population – dont une grande partie se méfiait tout autant de leurs actions à la tête de l'État. Dans cette atmosphère polarisée, les partisans des militaires commencèrent eux aussi à inonder les réseaux sociaux de leurs

messages. L'opposition aux Frères musulmans, qui comprenait à la fois des pro-armée affichés et d'autres simplement préoccupés par l'état du pays, organisa ainsi un grand rassemblement sur la place Tahrir en juillet 2013. Peu après, l'armée égyptienne s'empara du pays par un coup d'État brutal, revendiquant les manifestations pour légitimer ses actes. Le nouveau gouvernement militaire allait par la suite massacrer plus de six cents manifestants sur la place Rabia-El-Adaouïa au Caire. Les gouvernements brutaux ne semblent pas trop s'encombrer d'une analyse scientifique des réseaux ni de la minutie nécessaire à la surveillance discrète des empreintes numériques. En général, ils sont plutôt guidés par la philosophie : « Tirez dans le tas et laissez la terreur faire le reste ».

D'autres gouvernements, moins enclins ou moins aptes à se livrer à un tel déchaînement de violence aveugle, ont appris à contrôler la sphère publique connectée – cette sphère publique reconfigurée qui intègre désormais aussi les technologies numériques – grâce à des mesures politiques plus adaptées à l'époque dans laquelle nous vivons. La surveillance et la répression ne fonctionnent pas vraiment de la façon dont nous l'avions anticipé, avec inquiétude, avant l'ère numérique. Nous ne vivons pas nécessairement dans le 1984 d'Orwell. Au lieu d'un totalitarisme complet, fondé sur la peur et la rétention des informations, les méthodes plus récentes incluent la diabolisation des médias en ligne et la mobilisation d'armées de partisans ou d'employés rémunérés pour brouiller l'internet par la désinformation, la surabondance d'information, le doute, la confusion, le harcèlement et le détournement de l'attention. Ces méthodes compliquent la navigation de l'utilisateur lambda dans la sphère publique connectée et limitent sa capacité à opérer un tri entre fait et fiction, entre vérité et manipulation. De nombreux gouvernements attaquent les dissidents en piratant et en diffusant leurs informations personnelles et confidentielles dans le but de les embarrasser ou de les harceler, plutôt qu'en ciblant directement leur communication politique. À tout prendre, *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley semble mieux saisir l'esprit de notre époque que 1984, dans lequel Orwell imaginait un totalitarisme contrôlant l'information de façon centralisée – une description qui reflète mieux l'Union soviétique de l'époque que la sphère publique connectée d'aujourd'hui.

Alors qu'un mouvement social doit inciter la population à agir, un gouvernement ou un groupe puissant qui défend le statu quo n'a qu'à créer suffisamment de confusion pour paralyser les gens et les empêcher d'agir. La nature relativement chaotique de l'internet, où trop d'informations circulent et où leur régulation est trop faible, peut de manière asymétrique renforcer les gouvernements en leur permettant de développer de nouvelles formes de censure fondées non pas sur la rétention, mais sur le brouillage, l'obfuscation des informations disponibles pour les rendre inutilisables.

La sphère publique connectée rencontre bien d'autres problèmes. De nombreux militants doivent faire face au harcèlement et aux insultes orchestrés par les gouvernements ou leurs opposants sur les réseaux sociaux. Des plateformes financées par la publicité utilisent des algorithmes – des logiciels complexes – pour contrôler la visibilité, parfois en noyant les messages des activistes dans un contenu plus favorable aux annonceurs. Par leur filtrage, elles renforcent les « chambres d'écho » où des personnes partageant les mêmes idées se retrouvent (y compris les militants de mouvements sociaux), mais elles favorisent également des attaques en ligne sournoises qui augmentent la polarisation de la société et éloignent un grand nombre de personnes du débat politique¹¹. Malgré tout, les mouvements peuvent eux aussi utiliser ces plateformes pour se rapprocher de leurs objectifs. En effet, grâce à ces technologies, il est possible de trouver des personnes qui partagent les mêmes idées, de développer et d'amplifier son point de vue, de toucher des publics plus larges, de s'organiser et de résister. Les mouvements créent leur propre histoire, mais dans des circonstances et avec des outils qu'ils n'ont pas tout à fait choisis.

Le présent ouvrage aborde les transformations apportées par les technologies numériques aux trajectoires des mouvements sociaux et de la sphère publique. L'analyse développée ici s'inscrit dans le contexte des affordances propres aux technologies numériques et des caractéristiques

11. Keith N. Hampton, Inyoung Shin et Weixu Lu, « Social Media and Political Discussion: When Online Presence Silences Offline Conversation », *Information, Communication and Society*, 20, n° 7 (2016), p. 1090-1107.

spécifiques des grandes plateformes logicielles qui jouent désormais un rôle central dans l'organisation des mouvements sociaux du monde entier : Facebook, Twitter, Google et autres. Le principal objectif de ce travail consiste à examiner, au moyen d'analyses conceptuelles fournies et fondées sur une démarche empirique, les mécanismes qui opèrent dans la sphère publique connectée et qui influencent les trajectoires et les dynamiques des mouvements sociaux connectés.

Ce livre s'articule en trois parties. La première, « L'émergence d'un mouvement », aborde de façon générale les technologies numériques et les mécanismes des mouvements sociaux. Au chapitre 1, je m'intéresse à la sphère publique connectée et plus particulièrement à son influence sur la formation des mouvements sociaux, aux conditions de déclenchement des révoltes (parfois, semble-t-il, sans signe avant-coureur), et aux raisons pour lesquelles des plateformes comme Facebook – qui mêlent le personnel au politique – ont pu acquérir une telle puissance politique. Au chapitre 2, je conceptualise l'attention et la censure, la première comme une ressource distincte, cruciale, limitée et limitante des mouvements sociaux – une ressource qui n'est plus le monopole des médias de masse – et la seconde avant tout comme le déni de l'attention par différents moyens. Pour ce faire, je m'appuie sur des exemples d'un journalisme citoyen en constante évolution et j'examine les nouveaux intermédiaires de la sphère publique connectée. Le chapitre 3 aborde le fonctionnement organisationnel des mouvements connectés et leur gestion des tâches à réaliser. Il montre pour quelles raisons leurs modes d'organisation sont si cruciaux lorsque l'on cherche à comprendre les trajectoires d'un mouvement. Enfin, le chapitre 4 examine les interactions entre la culture contestataire des mouvements anti-autoritaires connectés et les affordances des technologies numériques. Il se penche également sur le fonctionnement effectif d'un mouvement participatif, adhocratique et sans leaders, en tenant compte des atouts et des problèmes inhérents à celui-ci.

La deuxième partie, « Les outils de l'activiste », se concentre sur la technologie même, et analyse les affordances, les politiques et les algorithmes qui façonnent les outils numériques et leur impact multidimensionnel, complexe et parfois même contradictoire sur les

mouvements sociaux. Ouvrant cette partie, le chapitre 5 « Technologies et personnes » constitue une immersion dans les profondeurs philosophiques et méthodologiques qui sous-tendent l'approche théorique des technologies sur laquelle je m'appuie dans ce livre. Il explore également les raisons pour lesquelles nous devrions aborder la causalité dans les interactions entre technologie et sociologie comme une dynamique à plusieurs niveaux et à plusieurs facettes, comme un mélange de dynamiques sociales et de matérialité technologique. C'est donc probablement le chapitre le plus abstrait. Le chapitre 6 examine dans le détail l'évolution hégémonique de certaines plateformes – Facebook, Twitter, Google et YouTube – dans la sphère publique connectée et les raisons de ce phénomène. Il se penche également sur les implications de leurs conditions d'utilisation, de leurs modèles commerciaux et de leurs algorithmes pour les mouvements sociaux. Deux cas y sont notamment approfondis : celui où la politique du « vrai nom » de Facebook a pratiquement fait tomber la page la plus influente de la révolution égyptienne (avant même son déclenchement) et un autre où ses algorithmes ont pu étouffer des mouvements sociaux émergents comme Black Lives Matter alors que, dans le même temps, ils mettaient en avant les campagnes de dons, certes louables et donnant bonne conscience, que menaient des associations caritatives. Le chapitre 7 examine les affordances en matière d'identité et de réputation – de l'anonymat aux politiques du vrai nom en passant par le pseudonymat – dans les espaces en ligne. Ce chapitre couvre ainsi les cas marquants et déroutants de pédopornographes qui parviennent à trouver une communauté en ligne, mais aussi les exemples de mères qui y découvrent la possibilité de discuter en toute liberté de questions particulièrement difficiles sur des forums anonymes, ou d'autres exemples de canulars, d'inventions et de campagnes de harcèlement en ligne.

La dernière partie, intitulée « Par-delà les manifestations », développe des théories permettant de comprendre à la fois les trajectoires des mouvements sur le long terme et la façon dont le pouvoir contre-attaque, en reconfigurant les espaces connectés pour atteindre ses propres objectifs. Le chapitre 8 développe notamment la théorie des capacités et des signaux des mouvements sociaux qui guide toutes les analyses du

présent ouvrage. Il compare plusieurs cas, d'Occupy Wall Street au mouvement des droits civiques, pour en comprendre les implications sur les capacités narratives, électorales et disruptives que les mouvements peuvent acquérir. Le chapitre 9 examine la sphère publique connectée et les mouvements à travers le prisme du pouvoir, des gouvernements et de leurs contre-mesures – qui ont tous considérablement évolué ces dernières années, alors que les mouvements connectés agitaient le monde. Des gouvernements autoritaires comme la Russie ou la Chine ont ainsi connu une évolution tout aussi marquée que celle des mouvements sociaux. Enfin, l'épilogue resitue les processus abordés jusqu'ici dans un contexte historique. L'accès d'individus ordinaires à la connectivité numérique et à ses affordances, et donc à une participation active dans la production et la consommation des flux mondiaux d'informations, a subi une transformation d'une telle ampleur, d'une telle portée et d'une telle rapidité qu'elle mérite d'être comparée aux bouleversements engendrés par l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles. Les dynamiques contradictoires et parfois paradoxales déclenchées par l'émergence de l'imprimerie montrent indiscutablement que rien n'est vraiment simple lorsqu'on veut comprendre les forces, les faiblesses, les défis, les opportunités et l'avenir des mouvements connectés – et il est probable que nous ne faisons qu'en percevoir les premières implications.

PREMIÈRE PARTIE

L'émergence d'un mou

nce

vement

Colophon

Au fil de ses usages numériques, Zeynep Tüfekçi a décidé de simplifier la graphie de son nom en Zeynep Tufekci. Nous avons respecté ce choix ici.

Cet ouvrage a été composé par Nicolas Taffin avec la famille de caractères Cala, inspirée au créateur de caractères Dieter Hofrichter par Nicolas Jenson et la Renaissance vénitienne. Il en a inventé l'italique, qui n'existait pas encore à l'époque de Jenson. En effet, c'est à la toute fin du xv^e siècle que le graveur vénitien Francesco Griffo a créé, à la demande de l'imprimeur-éditeur humaniste Alde Manuce, la forme qu'on appelle *italique*, en s'inspirant, selon la légende, de l'écriture manuscrite du poète Pétrarque. Écriture inclinée et serrée, l'italique aurait d'abord servi à gagner de la place et à réduire le coût des livres pour les étudiants, parfois au détriment de la lisibilité. Il est depuis dédié aux citations, aux titres d'œuvres ou aux locutions empruntées à d'autres langues, autant dire à la circulation des idées, de livre en livre, de main en main.

Photo de couverture : Daniel Baudouin, cc by 2.0, <https://www.flickr.com/photos/37299532@N08/>.

Imprimé en France par Caen Repro (14)

Achévé d'imprimer en septembre 2019

Dépôt légal septembre 2019

ISBN 978-2-915825-95-4

<http://cfeditions.com>

Zeynep Tufekci

TWITTER & LES GAZ LACRYMOGÈNES

Forces et fragilités de la contestation connectée

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Lemoine

Les mouvements sociaux à travers le monde utilisent massivement les technologies numériques. Zeynep Tufekci était présente sur la place Tahrir et en Tunisie lors des printemps arabes, à Istanbul pour la défense du parc Gezi, dans les rues de New York avec Occupy et à Hong-Kong lors du mouvement des parapluies. Elle y a observé les usages des téléphones mobiles et des médias sociaux et nous en propose ici un récit captivant.

Les réseaux numériques permettent de porter témoignage et d'accélérer les mobilisations. Ils aident les mouvements à focaliser les regards sur leurs revendications. Cependant, l'espace public numérique dépend des monopoles de l'économie du web. Leurs algorithmes, choisis pour des raisons économiques, peuvent alors affaiblir l'écho des contestations. Au delà de leur puissance pour mobiliser et réagir, faire reposer la construction des mouvements sur ces technologies fragilise les organisations quand il s'agit de les pérenniser, quand il faut négocier ou changer d'objectif tactique.

De leur côté, les pouvoirs en place ont appris à utiliser les médias numériques pour créer de la confusion, de la désinformation, pour faire diversion, et pour démobiliser les activistes, produisant ainsi résignation, cynisme et sentiment d'impuissance. Une situation qui montre que les luttes sociales doivent dorénavant intégrer dans leur stratégie les enjeux de l'information et de la communication aux côtés de leurs objectifs spécifiques.



Zeynep Tufekci est professeure à l'Université de Caroline du Nord (États-Unis). Née en Turquie, elle a débuté comme développeuse informatique avant de s'intéresser aux sciences humaines et sociales. Elle se définit dorénavant comme une « techno-sociologue ». Chroniqueuse régulière pour *The Atlantic* et *The New York Times*, ses interventions lors des conférences TED sont largement diffusées et montrent sa capacité à captiver un public en soulevant des questions essentielles sur les usages des médias sociaux.

29 €

ISBN 978-2-915825-95-4

ISSN 2647-1493

<http://cfeditions.com>

imprimé en France

Avec le soutien du



9 782915 825954